

L'ŒIL DE WILLEM ◆



Livres ◆ Portrait de classe et manifestes sur l'éducation.

De Lolita en ZEP à l'élite de l'X



Sur la photo de classe
Noam Soulat,
Calmann-Lévy,
159 pages,
12 euros.



Main basse sur l'école publique
Eddy Khaldi et Muriel Fitoussi,
Editions Demopolis,
224 pages,
20 euros.



Grandes écoles: la fin d'une exception française
Thomas Lebègue et
Emmanuelle Walter,
Calmann-Lévy, 219 pages, 17 euros.

Rassurez-vous! Le livre est bien mieux que la couverture. *Sur la photo de classe* est même une des bonnes surprises de la rentrée. Un énième témoignage d'un prof en ZEP, très en vogue ces temps-ci, mais raconté sur un mode léger, gai, qui ferait croire qu'enseigner dans les quartiers, ça n'est pas un cauchemar. Les élèves ressemblent à des personnages de BD. Noam Soulat, professeur de français, raconte ses gaffes avec humour. A la fin, il avoue même qu'il veut rester dans son collège ZEP. Il y a Franck Assana, «deux têtes de plus que ses camarades et qui ne sait pas quoi faire de ses grosses mains, le type d'élève qu'il vaut mieux ne pas avoir dans sa classe». Après avoir volé le carnet de notes du prof, il finira exclu. Paul Bartozzi, «longs cheveux gras et mal peignés, les yeux rouges qui ont du mal à s'ouvrir le lundi». Et Babar Ait El Harim, 19 de moyenne en maths, 16,6 en français: «Ce qui est dramatique avec toi Babar, c'est que tu n'as pas besoin de moi.»

Potache. Mais la troisième E ne serait rien sans Lolita Garibaldi, assise au fond de la classe, derrière Samira qui a écrit sur son sweat en arabe: «Si tu n'as rien d'intéressant à dire, alors tais-toi!» «Sourire fuschia, chignon laqué l'Oréal, pendeloques à tous les étages dont le plic-ploc incessant signale que mademoiselle s'est enfin mise à écrire. Les regards mâles n'ont qu'une seule cible: la star de l'Academy, Lolita Garibaldi.» Un brin potache, souvent touchant, Noam Soulat raconte, par petites notes pudiques, ses doutes et ses échecs. Modeste, il ne se sent pas rabaisé à enseigner à des élèves au niveau faible et aux vies diffi-

Le ministre de l'Education est accusé d'être sous l'influence des cercles les plus réactionnaires et de favoriser, en sous-main, l'enseignement catholique.

ciles. Il doit pourtant consacrer deux heures en début d'année à les placer. Il parle aussi de sa récompense lorsqu'un jour, il croise un ancien élève dans la rue: «J'ai su qu'il m'avait reconnu car il m'a tendu la main. Il est maçon dans l'entreprise de son cousin. Il était surpris que je me souvienne de lui.» De cet univers coloré, on passe aux sombres machinations décrites dans *Main basse sur l'école publique*. La surprise vient ici du fait que ce livre coup-de-poing n'ait pas provoqué davantage de polémique. Il accuse entre autres le ministre de l'Education, Xavier Darcos, d'être sous l'influence des cercles les plus réactionnaires et de favoriser, en sous-main, l'enseignement catholique. Mais peut-être que face aux multiples réformes – les programmes du primaire, la suppression du samedi, le service minimum... –, l'opinion ne sait plus que penser. D'après les auteurs, on assiste à une sainte alliance entre les ultra-libéraux, qui veulent une école marchande, et les ultra-conservateurs, qui rêvent de revenir au système d'antan. Tout était écrit d'avance, il suffit de relire les propositions de Créateurs d'écoles, une boîte à idées créée en 1992 à laquelle participaient Xavier Darcos, le conseiller éducation du Pré-

sident Dominique Antoine et le recteur de Paris Maurice Quénet – qui auraient en outre tous deux fréquenté le très à droite Club de l'Horloge.

Oukase. En grosses lettres noires et blanches sur fond rouge, le livre de Thomas Lebègue et Emmanuelle Walter nous fait miroiter la fin des grandes écoles. Un choc. Aurait-on raté un oukase présidentiel? En fait, davantage qu'une démonstration, il s'agit d'une profession de foi. Les auteurs fustigent une exception française, ces grandes écoles qui faisaient fonction d'ascenseur social mais aujourd'hui sont un haut lieu de la reproduction des élites. Fins connaisseurs du système, ils en décrivent les arcanes, racontent comment de père en fils, on fait l'X. D'après eux, le système se fissure: «Les établissements qui forment l'élite française traversent une crise d'identité et, c'est plus grave, de légitimité.» Conscientes qu'il faut changer, les grandes écoles se rapprochent des universités, mettent en place des dispositifs d'ouverture sociale. Mais de là à prédire leur agonie... Tout se passe plutôt comme si, pour durer, elles se préparaient à la cohabitation avec les universités et à un zeste de diversité dans leurs rangs.